

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Dialectique à l'américaine

Alexandre Cloutier

Numéro 328, automne 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94151ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cloutier, A. (2020). Compte rendu de [Dialectique à l'américaine]. *Liberté*, (328), 95–96.

Tous droits réservés © Alexandre Cloutier, 2020

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Dialectique à l'américaine

Alexandre Cloutier

Si vous vous demandez quel est l'intérêt de suivre la course à l'investiture démocrate, laissez-moi vous raconter une anecdote éclairante. Récemment, des « chroniqueurs » de chez nous commentaient les résultats d'une élection primaire sur les ondes de la radio publique, durant les heures de grande écoute. Ces deux commentateurs issus de nos « grands » quotidiens étaient intarissables au sujet du sérieux, ou plutôt de l'absence de sérieux, de la candidature de Bernie Sanders.

Qu'on déteste le sénateur indépendant du Vermont pour ses idées ou sa personnalité, cela est parfaitement concevable. Néanmoins, les propos de ces deux commentateurs étaient inquiétants sur deux aspects. Tout d'abord, dénigrer en bloc le programme du candidat « socialiste » revient à attaquer indirectement la québécoise. Ceux qui voient en Sanders un dangereux « radical » auraient intérêt à s'intéresser à ses propositions d'un peu plus près. Ils découvriraient que sa plateforme est en bonne partie inspirée... des politiques québécoises. Plus navrante encore était leur satisfaction évidente à répéter mot à mot *toutes* les lignes de communication élaborées par les *spin doctors* de l'establishment démocrate, et relayées par la presse libre™.

Que nos « élites » provinciales néo-colonisées fassent passer pour de l'ouverture au monde le fait de se vautrer dans la grosse presse américaine comme des cochons dans leur bauge, c'est une chose. Toutefois, force est de constater que les symptômes de l'hégémonie culturelle américaine s'accumulent et s'aggravent, à mesure que notre pare-feu francophone s'étirole. Nous sommes après tout plus susceptibles que jamais auparavant d'être exposés à la propagande du cinéma hollywoodien et à ses métastases, comme celles évoquées plus haut.

L'industrie culturelle américaine a si bien réussi son coup qu'elle est même parvenue à nous faire croire à l'existence d'un « cinéma indépendant états-unien », pénétrant ce faisant l'imaginaire des groupes susceptibles de contester l'ordre établi. Le film *Captain Fantastic*, sorti en salle lors de la précédente primaire démocrate, réussit à merveille ce brouillage conceptuel, en nous présentant un film prétendument subversif, livré sous une forme didactique... et dialectique.

Thèse : L'esprit fait de l'homme l'égal de Dieu (ou presque)

Dans *Captain Fantastic*, Viggo Mortensen incarne un père de famille qui se trouve à mi-chemin entre Jean-Jacques Rousseau et Henry David Thoreau. Terré au fond des bois avec ses six enfants aux noms hippies, il voue un culte à Noam Chomsky. Vivant loin de la corruption de la civilisation capitaliste, il a élevé ses

enfants de sorte qu'ils soient aptes à construire une sonde spatiale gossée avec des bâtons de Popsicle et de la glaise séchée, à réciter *Hamlet* à l'envers en coupant du bois à mains nues et à écrire des dissertations sur le problème du rendement décroissant du capital chez Marx, en sumérien. Mais voilà qu'on découvre que tout n'est pas au beau fixe chez ces amish d'extrême gauche. Maman (Kathryn Hahn), retournée à Sodome et Gomorrhe pour traiter secrètement sa bipolarité (anarchisme – maladie mentale, suivez mon regard), s'est ouvert les veines. La troupe de hillbillies nobélisable doit donc rejoindre la civilisation pour enterrer la matriarche conformément à ses vœux, prétexte scénaristique pour procéder à une séance d'autocritique.

Antithèse : Le cœur est maladroit, mais il triomphe de tout

L'acte deux du film vise à nous faire prendre conscience des dysfonctions des « super enfants » de cette famille. En effet, l'aîné a beau avoir été accepté dans toutes les universités de l'*Ivy League*, un premier arrêt dans un camping urbain nous permet de constater qu'il est incapable de regarder une fille dans les yeux (un *incel* en devenir!). Un autre détour dans la famille de maman mettra en lumière les lacunes de la plus jeune du clan. Certes, elle peut pondre un commentaire du *Bill of Rights* à brûle-pourpoint pour sa tante – et, par la même occasion, forcer la réécriture de tous les livres de pédopsychologie –, mais elle n'est qu'un chien savant. Parce que, même si ses deux abrutis de cousins n'ont aucune idée, eux, de quoi il retourne, leur maman, elle, les aime inconditionnellement. Et il semblerait que c'est tout ce qu'il faut pour élever un enfant équilibré. La leçon est comprise. On remballage et on file à la conclusion du deuxième acte : un remake du *Graduate* version funérailles, au cours duquel les protagonistes tentent de s'enfuir avec le cadavre de leur mère. On attendait *Le cuirassé Potemkine*, on se retrouve devant une copie gauchiste de *Little Miss Sunshine*.

Au moment précis où la quête tire à sa fin, le crépide cède pour de bon et la belle façade d'unité familiale expose les vices qui minaient l'édifice à sa conception. Mesdames et messieurs, tout ce temps-là, nous n'avions pas affaire à un super papa, mais à un *idéologue*. Et ses enfants souffrent de son péché d'orgueil. Mais n'ayez crainte : *papy*, vétéran du Vietnam et bourgeois de métier, vient à la rescousse, avec sa femme. Un peu de *bon sens* et d'amour chrétien suffiront à « sauver » tout ce petit monde. Mais sauver de quoi? De l'absence d'amour *véritable*, voilà. Qu'est-ce à dire? D'amour chrétien, bien sûr! Ne cherchez pas à comprendre, vous savez en fait de quoi je parle *au fond de votre cœur*. Voilà notre antithèse : l'amour, c'est plus fort que tout.

Matt Ross
Captain Fantastic
États-Unis, 2016, 118 min

Certes, ces chrétiens d'Américains sont un peu lourds, c'est vrai, mais au moins, ils ont le cœur à la bonne place. Eux, ils aiment leurs enfants *pour de vrai*, voyez-vous?

Synthèse : Surtout, restez comme vous êtes

Que tout cela est bien, mais il nous faut encore notre synthèse... et la voilà : et si on coupait la poire en deux? La famille, après tous ces allers-retours et ce branle-bas de combat, apparaît désormais unie et véritablement heureuse, le tout dans des tons orangés. Elle vit sa petite idylle en campagne, les enfants sont de retour à l'école publique *américaine*. Oui, ils sont sans doute en avance de dix ans sur le programme scolaire, mais l'important, c'est l'amour de son prochain. Il semblerait qu'on enseigne ça, à l'école, chez nos voisins du sud.

L'industrie culturelle américaine a si bien réussi son coup qu'elle est parvenue à nous faire croire à l'existence d'un « cinéma indépendant états-unien ».

Alors quoi? Rien. Restez comme vous êtes. De votre côté de l'écran, vous pouvez rentrer chez vous satisfaits. Non, vos enfants ne maîtriseront sans doute jamais les subtilités de la physique quantique et ne parleront jamais couramment cinq langues avant l'âge de dix ans. Mais bon, vous êtes *progressistes*, vous aussi vous auriez voté pour le révérend Jesse Jackson, en 1988. Vous pratiquez peut-être un art martial. Vous écrivez des critiques et des lettres dans les journaux. Vous composez. Vous aimez vos enfants, vous. Au fond, vous n'êtes pas si différents. Peut-être même (sans doute) êtes-vous mieux, à certains égards.

Reste que la prémisse de *Captain Fantastic* est authentiquement révolutionnaire. La pensée occidentale ne se résumant pas à Judith Butler et à Edward Saïd, il est ainsi rafraîchissant de voir, dans ce film, des radicaux lire *Les frères Karamazov*, discuter de *Lolita* de Nabokov et de leur amour pour Jean-Sébastien Bach (même si on en reste aux *Variations Goldberg*). Représenter, même de manière brouillonne, des personnages qui rejettent le confort de la « société de consommation » pour mener une vie de spartiate tranche radicalement avec les films soixante-huitards à la *Déclin de l'empire américain*, où l'on parle de la révolution une coupe de vin blanc frais à la main.

Dès le premier tiers du film, le spectateur prudent aura néanmoins flairé le pot aux roses. Hormis pour

créer, dans un premier temps, une distance avec le spectateur, on peine à comprendre quelle peut bien être la raison à l'origine de toutes ces heures d'entraînement, de lecture et de discussions. Si l'anarchisme dont se réclament les protagonistes est une pensée politique révolutionnaire, comment diable en sont-ils arrivés à la conclusion qu'il fallait vivre en autarcie familiale au fin fond des bois?

Cette « avant-garde du prolétariat », aurait-on dit à une certaine époque, n'est en fait qu'une bande de marginaux dans un *road trip* sur la côte Ouest américaine. Les auteurs du film étant privés de toute imagination révolutionnaire, il est inévitable que leurs personnages se laissent porter par les événements, ne reprenant l'initiative que pour voler. Comme quoi on est toujours à un degré de séparation de l'archétype du rebelle américain : le gangster.

La synthèse opérée par le film est parfaitement en phase avec le discours dominant que cherche à disséminer l'*intelligentsia* libérale. En présentant de vrais faux radicaux, on peut d'autant plus facilement déplacer le « juste milieu », le centre vertueux, vers la droite. Et c'est ainsi qu'un universitaire américain bon chic bon genre comme Noam Chomsky devient l'incarnation de l'anarchisme au pays de Henry David Thoreau, de Leon Czolgosz et d'Emma Goldman.

Surtout, si la pensée est une forme de praxis, c'est de ce côté qu'il faut creuser pour comprendre l'apathie révolutionnaire mise en scène. Car hormis quelques références à certains textes fondamentaux somme toute assez récents dans l'histoire comme le *Bill of Rights*, toutes les références politiques mentionnées, elles, sont bien contemporaines. Cette indifférence au passé est la marque d'une certaine pensée progressiste dédaigneuse de ses origines, tout entière tournée vers le « progrès » et pressée d'excommunier demain les héritiers d'aujourd'hui au nom d'une pureté idéologique et morale fantasmée et fondamentalement stérile.

Le progressisme, l'idéologie révolutionnaire de l'heure, ne l'est que parce qu'il modifie perpétuellement les conditions de vie des humains en accélérant la marche du progrès, c'est-à-dire le déploiement des forces du capital. Il n'a donc rien à voir avec un idéal d'émancipation de l'humanité qui, s'il est parfois servi, ne l'est pas comme fin, mais simple moyen. L'idée de tradition étant fondamentalement rétrograde (certes, parfois opposition à l'évolution nécessaire, mais aussi attitude d'ouverture et d'écoute de ce qui persiste), le progressisme ne peut que lui être fondamentalement hostile. Or, l'idéologie du progrès sans fin voile notre passé, rendant impossible la réconciliation de ce que nous avons été, de ce que nous voulons être et de ce que nous pouvons être.

Et c'est pour ces raisons que la victoire peu probable de Bernie Sanders, même si elle se matérialisait, risque de peser bien peu dans la balance. C'est à une refondation de notre imaginaire révolutionnaire qu'il faut s'atteler plus qu'à de douces rêveries si nous ne voulons pas devenir le Puerto Rico du Nord-Est. L